

Monique Wittig

Un jour mon prince viendra

«Contrefaites, trafiquées dans leur physique, dans leurs gestes, dans leur mentalité, quels que soient leur sexe, leur espèce, leur race, les créatures esclavagisées par le corps social et politique dans son ensemble témoignent jusque dans les formes de leurs corps des effets de la brutalité et de la violence de ce que nous appelons la culture», (Camille Larsen, «Culture ou domination»).

A midi le jardin est recouvert d'une brume violette. Il n'y a pas de mouvement dans les allées de sable rose. Les rangées de fleurs d'espèces différentes reçoivent un nuage d'eau que les grands jets rotatifs dispersent. Mais il n'y a pas de vent qui les agite. Les corps sont allongés côte à côte dans les transatlantiques, immobiles, nus. On entend une voix de temps à autre. Puis le silence. De nombreuses heures s'écoulent sans que quelque chose arrive. On regarde le ciel à travers la vapeur des jets d'eau, on attend que se forme un nuage et qu'il se défasse, mais la plupart du temps le ciel est vide, gris, bleu, blanc. Pas un oiseau n'y passe. Dans le milieu de la journée les nourrices viennent alimenter les corps. Elles arrivent de partout, le ciel est tout obscurci à cause de l'opacité de leur foule et malgré la transparence de leurs ailes. Leurs corps sont rouges, bleus, verts, très brillants, annelés en divers points. Les nourrices s'approchent en volant et sans se poser elles pratiquent le bouche à bouche, leurs trompes se glissent entre les lèvres et elles vomissent dans les gosiers des liquides épais et sirupeux dont la composition varie tous les jours. On ferme les yeux pour ne pas voir les gros yeux pédonculés qui se meuvent en tous sens et avec lesquels malgré une longue habitude, il est difficile de se familiariser. On peut cependant regarder sans déplaisir les multiples nervures de leurs ailes qu'on discerne avec netteté malgré leur mouvement. Parfois quelques-

uns refusent la nourriture. Les trompes alors utilisent la force pour s'immiscer entre les lèvres et malgré leur apparente fragilité, il est impossible de leur opposer une vraie résistance. Quand les nourrices ont disparu, il arrive que plusieurs se mettent à faire des longs hurlements rauques et doux, interminables. Ou bien certains se mettent à rire et à agiter la tête dans tous les sens. Ils sont saouls voilà la vérité, et ils crient, ils font des espèces de bruits avec leurs gorges. D'autres s'endorment. Le temps ne passe pas. De temps à autre le bruit d'un pétale qui tombe se signale à l'attention. Ou bien c'est le sifflement d'un des nombreux jets d'eau au bout de sa course et sur le point de s'arrêter. On parle à peine. Du corps, la tête seule mobile dans cette station peut apercevoir les diverses parties en se penchant, la poitrine cylindrique, le ventre, les jambes jointes, scindées dont la forme qui va en s'amenuisant rappelle la queue des grands poissons bleus qu'on voit dans les bassins. On dit que les corps autrefois vivaient dans les océans. On les appelait des sirènes. Mais les sirènes, eux, avaient des membres antérieurs. Les corps ont ceci de commun avec les sirènes qu'ils nagent à la perfection et qu'ils chantent comme on dit que chantaient les sirènes. On chante seulement quand on est dans l'eau, à l'heure du bain. On le peut à tout moment quand on est à l'air libre. On ne le fait jamais. Dans l'eau des bassins, les ondes sonores ne traversent pas la surface. Alors on chante. C'est cette partie de la journée que tous attendent. Les grands singes viennent un peu avant le coucher du soleil. Ils marchent avec solennité en frappant sur leurs tambours à main nue. Leurs corps sont sans vêtements, ils ont sur la tête une casquette couleur d'argent. Un à un ils emportent les corps jusqu'au bassin où ils les laissent tomber avec des grandes éclaboussures. On se laisse aller jusqu'au fond du bassin. On va et vient à toute vitesse, de bas en haut, dans tous les sens, on frôle en passant les énormes poissons bleus qui s'écartent. Il arrive qu'on joue avec eux, ventre contre ventre, dans des espèces de luttes. Surtout on chante. On chante, en se laissant dériver, tête vers le ciel. On fait des stridences, des modulations, des soupirs bas et à peine audibles. On virevolte ou bien on va la tête en bas. Quand on remonte en surface on aperçoit les grands singes couverts de poils qui sautent autour des bassins en frappant dans leurs paumes. Ou encore ils se penchent, tentant d'attraper quelque corps quand il passe. Toujours on leur échappe. A un moment donné, les grands singes plongent des épauettes à long manche pour recueillir les corps les uns après les autres. Ils se débattent avec violence. Beaucoup ne se laissent pas prendre du premier coup ou bien ils parviennent à faire verser leur épauette et ils s'échappent aussi vite qu'ils le peuvent. A la longue tous les corps sont faits prisonniers. Durant cette capture les grands singes ne montrent pas d'impatience ni de colère. Ils traitent les corps avec beaucoup de douceur et les bercent

dans leurs bras pour les calmer quand ils s'en sont saisis. Plus tard ils les déposent sur des tables dans des salles de repos et ils se mettent à les masser en les enduisant d'une huile de benjoin. Les peaux luisent. Il arrive que l'un d'entre les corps glissant entre les mains du masseur, tombe à terre en poussant un grand cri. Les êtres viennent dans le jardin quand ils organisent des fêtes. C'est généralement à la tombée de la nuit après le bain et c'est seulement à ces occasions-là qu'on a le loisir de regarder la nuit. Les fleurs ne sont pas visibles mais on perçoit beaucoup plus que durant le jour leurs odeurs. Des girandoles et des feux de Bengale sont allumés dans les allées et au-dessus des bassins. Immobiles dans les transatlantiques on peut toujours craindre d'être atteint par des retombées ou par des étincelles. Les lampions de couleur accrochés le long des fils éclairent les rangées des corps. Les êtres arrivent en dansant en riant très fort en criant. Ils vont par groupes, ou deux par deux en se tenant par la taille ou par la main. Quand ils passent à la hauteur des corps muets et immobiles, ils se mettent à chanter, o balançoire, o lys, / clysopompes d'argent, en désignant les énormes sexes qui s'étalent sur les ventres alignés. Ou bien ils font des gestes de dérision. Ou encore ils interpellent l'un ou l'autre des corps qu'ils invitent à la fête, le mettant au défi de les suivre. Celui qui est ainsi sommé n'a pas d'autre ressource que de pencher la tête sur sa poitrine ou de fermer les yeux. Quelquefois les êtres posent des questions moqueuses. Personne ne répond même sous la menace des coups. Quand l'un des corps à cette occasion est pris par la peur et roule dans le sable de l'allée, l'un des êtres utilise un sifflet pour appeler les grands singes. Sans attendre leur arrivée les êtres se détournent et s'en vont en bande, riant et faisant des commentaires. Le corps se contorsionne sur le sol et roule sur lui-même, tantôt sur le ventre tête redressée, tantôt sur le dos, les jambes scindées projetées dans l'air avec des soubresauts. L'un des grands singes se saisit de lui, le berce pour le calmer, essuie le sable collé à la peau récemment huilée. Pendant les fêtes il arrive que la traite des corps prenne place dans les allées du jardin au lieu des salles de repos. Les grands singes disposent les machines à traire sur les sexes en présence des êtres. Les êtres sont très nombreux dans ces occasions. Ils vont et viennent d'une machine à l'autre, évaluant les différentes productions des corps, établissant un vainqueur. Quand le vainqueur de la traite est déclaré, l'un des êtres s'approche de lui avec un lourd collier de fleurs pendant que la musique une espèce de fanfare éclate. Dans le silence rétabli le corps qui reçoit le collier est débarrassé de sa machine à traire et célébré dans un discours de pompe. Certaines fois le vainqueur est célébré par ce que les êtres appellent la frappe. Il est alors porté en triomphe sur une estrade et déposé à plat ventre sur les genoux d'un être dont les mains sont gantées. Sa figure pend du même côté que son collier. Tout le reste de

son corps est en appui sur sa bulbe sexuelle. La fanfare éclate au moment où l'être jette ses mains avec ses gants cloutés sur les fesses du corps, à toute vitesse. La musique couvre les cris sauf pour les proches assistants. Il n'y a que les corps satisfaits pour jouir de la frappe. Tous les autres pratiquent systématiquement l'insomnie pour ne pas être les vainqueurs. Outre la douleur provoquée par les coups, la position face contre terre sur les genoux d'un être est en elle-même source de misère à cause de l'énorme pression exercée par le corps quand il est à plat ventre sur son propre sexe. Chaque coup appliqué sur les fesses est un tel ébranlement pour le corps que son coeur s'arrête de battre. Il arrive que le vainqueur soit ramené évanoui à son transatlantique sous les ovations des êtres debout. La parade des corps prend fin en même temps que la fête au moment où les lampions sont presque tous éteints, où les odeurs de sucres cuits s'estompent. Auparavant il faut que les êtres quittant le lieu de la fête retraversent les allées. Quelquefois ils passent très vite, bâillant parlant peu sans s'arrêter auprès des corps. Le plus souvent les êtres reviennent de la fête avec des boules de guimauve fondante au bout de bâtons, des ignames, des caramels. Ils se postent dans l'obscurité derrière les transatlantiques où on ne peut pas les voir et c'est un à un qu'ils surgissent en hurlant pour lancer leurs projectiles chauds et collants sur les figures sur les torsos sur les ventres sur les sexes des corps alignés. Il est difficile de ne pas crier quand on est touché. Certains des êtres s'essuient les mains à même les corps pour se débarrasser des restes de nourriture. Certaines nuits quand la pleine lune rend le jardin blanc, les êtres organisent des poursuites. Ils les appellent des performances. Les grands singes apportent les sphères dans lesquelles les corps sont introduits avant d'être lâchés dans l'air. Les sphères sont manoeuvrées par pression des corps sur les parois. Elles constitueraient d'excellentes machines si leur vitesse n'était pas réglée sur la course des êtres. Les êtres quand ils s'emparent des sphères les ouvrent en les jetant par terre de toutes leurs forces. Les corps une fois saisis sont portés et maintenus dans une allée de sable pour être traités suivant le code des performances. Le viol n'est qu'une des violences qu'ils subissent. On entend des cris, des protestations, des bruits de chute des coups de sifflet. On est porté un à un dans les bassins par les grands singes. On nage de toutes ses forces alors au fond de l'eau on crie on se débat pour échapper aux épuisettes. Les grands singes doivent se mettre à plusieurs pour capturer chacun des corps. Les torches font des lueurs dans l'eau. On se tord dans les mains des grands singes pour se laisser tomber dans l'eau du bassin. On dit qu'une nuit, un des corps a réussi ainsi à se libérer et qu'il a été retrouvé au matin mort de fatigue. On l'appelle le victorieux et on le célèbre par de longs bourdonnements collectifs les lendemains de chaque fête. On dit qu'il y a d'autres jardins

comme celui-ci et que les êtres y ont leurs festivités les nuits où ils ne sont pas occupés ici. Certains disent qu'il y a beaucoup d'autres êtres comme ceux qu'on connaît tout comme d'autres corps et d'autres jardins. Certains rares après-midi après l'heure des nourrices des régurgitations et des siestes il y a des révoltes. L'un des corps se plaint en pleurant et en criant. Alors l'un après l'autre tous se font entendre. Il y a des gémissements des hurlements des grondements des bourdonnements des hululements des imprécations des discours de colère incohérents des râles des clameurs. Le désordre se répand dans les rangées de transatlantiques parmi les corps secoués sautant se jetant par terre, frappant la tête contre le sol. Le désordre se poursuit de cette façon jusqu'à l'heure du bain ou bien jusqu'à ce que l'un après l'autre les corps s'endorment de fatigue, à même le sol, la bouche pleine de sable. Les grands singes les réveillent avec des caresses des bruits de gorge des espèces de ronronnement. Les révoltes peuvent prendre d'autres formes. L'un ou l'autre se met à raconter une histoire, par exemple il fut un temps où tu n'as pas toujours été esclave, souviens-toi. Chacun à son tour reprend l'histoire de ce temps mythique où les corps ont eu des jambes pour marcher où ils se sont tenus droit, certains même racontent qu'ils ont eu des bras comme les êtres. Les êtres quand ils sont interrogés sur ce sujet avant les fêtes rient et s'esclaffent, tapotent la joue du questionneur, parlent de déraison, démontrent l'évidence d'une différence biologique fondamentale, désignent crûment les sexes, origine, disent-ils, d'une fonction paralysante en soi. Il est difficile pour le questionneur de protester devant l'accumulation des preuves. Des raucités sortent de quelques gorges, des cris arrêtés, des grognements. Les êtres les ignorent et s'éloignent au milieu de rires. Les révoltes s'accompagnent parfois de complots à exécuter dans le court instant où les êtres s'arrêtent près des transatlantiques avant d'aller aux fêtes. Il s'agit de cracher sur eux ou de mordre si l'un d'eux s'approche à le permettre ou dans un grand effort de jeter tout son corps comme une arme contre l'un d'eux. Le lendemain d'un pareil assaut les êtres envoient leurs curateurs. Les curateurs viennent avec des chaises et s'installent chacun d'eux auprès d'un corps. Leur tâche consiste à faire parler les corps. Eux-mêmes ne disent rien. Quand au cours de l'intervention des curateurs les corps refusent de parler, les nourrices sont appelées pour verser dans les bouches les liquides appropriés. C'est ce que les curateurs appellent délier les langues. Les langues ainsi déliées parlent et même si on se bouche les oreilles on entend les récriminations répétées. Ce sont les plaintes contre le nourrissage forcé, la traite forcée, la parade forcée, la frappe, les performances. Les curateurs écrivent sur des tablettes. Le silence des curateurs a pour but de renvoyer le parleur à son propre discours. Le parleur doit se servir de son

propre matériau pour ordonner ce qu'il décrit en un système cohérent. La description pourtant n'aboutit dans chacun des cas qu'à mettre en évidence un système strictement coercitif. Mais ce n'est pas l'affaire des curateurs. Ils reviennent chaque jour jusqu'à ce que la cure soit terminée. La cure est terminée pour chacun des corps quand après absorption des liquides appropriés il se tait. Quelques-uns disent que les curateurs sont eux aussi des êtres. Quoiqu'ils en ont l'apparence extérieure, l'allure, les vêtements, les membres, on ne peut pas être sûr. Chaque curateur a la figure cachée par un masque. L'inutilité des complots est un sujet débattu par les corps pendant les heures creuses dans le jardin. Certains disent qu'on ne peut éviter la présence des curateurs qu'en évitant les complots. La plupart disent qu'il faut essayer, essayer encore. Mais généralement les intermèdes avec les curateurs sont suivis de longues périodes d'apathie pendant lesquelles les corps ferment les yeux quand les êtres passent à côté d'eux pour aller aux fêtes. Pas un ne bouge malgré les provocations des êtres sur ce qu'ils appellent de la bouderie. Ce qui rend les après-midi particulièrement monotones ce sont les jeux des corps satisfaits. Leurs manifestations coupent court aux séances de lecture. Il s'agit de parties dites créatives. Pour les mener tout à loisir les corps satisfaits sont regroupés par les grands singes à leur appel. Ils improvisent dans des dialogues, des monologues, des discours de pompe mais aussi des poèmes de toute sorte. Leurs thèmes sont la qualité des nourritures, la diversité de leurs goûts, les beautés du jardin, les joies sensuelles de la traite, le plaisir à recevoir des colliers. La violence de la frappe et des performances sont des thèmes qu'ils gardent pour le genre tragique. Bien que les corps satisfaits ne soient pas les plus nombreux il faut les écouter. Il faut les lire aussi, à moins de fermer les yeux parce que leurs mots occupent tout l'espace de lecture dans lequel ils sont projetés aussitôt qu'émis. Il arrive que les exercices des corps satisfaits soient interrompus par un bourdonnement généralisé qui peu à peu recouvre le son de leurs voix. Ça et là quelque corps que la honte fait suffoquer se jette à terre pour aller se cacher en rampant sous son transatlantique. Quand le tumulte est devenu incontrôlable et que tous les corps dans leur excitation se sont jetés à terre, les grands singes interrompent la partie dite créative et projettent dans l'espace de lecture les hologrammes de l'alphabet. Le calme se rétablit instantanément. On passe alors sans transition à quelque grand récit d'un être ou à une dissertation philosophique. Les grands singes prennent soin des corps qui se sont blessés en sautant de leurs transatlantiques et réinstallent chacun d'eux à sa place initiale. Il est souvent débattu après les séances de lecture des raisons qu'ont les êtres d'apprendre aux corps à lire leurs livres. La réponse la plus admise est que la servitude des corps pour être plaisante aux êtres et non seulement profitable doit être

devinée et même comprise rationnellement par les corps. C'est pourquoi tellement de temps est consacré à la lecture dans le jardin. Certains arguent que les êtres courent ainsi un risque parce que qui comprend peut changer sa situation et qu'ils sont mis en danger par les lectures qu'ils permettent. Il leur est répondu que les livres des êtres ne mettent jamais en cause l'existence des corps telle quelle et qu'à la base de leurs systèmes apparaît comme fondement et différemment nommé, ce que les corps appellent servitude. Quelques-uns des corps affirment pouvoir utiliser les concepts même des êtres pour perturber leurs systèmes dans leur ensemble. Soit par les êtres, soit par les corps eux-mêmes ils sont renvoyés à leur transatlantique dont ils ne peuvent pas bouger. Quelque être peut dire, lève-toi et marche, et se considérer facétieux. Pour accroître le découragement en matière de lecture il y a ceux qui vont répétant que la vérité aveugle. Il n'y a pas d'exagération dans la formule s'il est vrai que les caractères des livres sous leur forme d'hologrammes brûlent les rétines des yeux à la longue. Au moins les corps ne courent pas le danger fatal suivant les êtres de confondre les mots de leurs livres composés de caractères consistants et volumineux avec les choses du réel auxquelles ils se réfèrent. Si c'est une raison suffisante pour continuer à vivre, nombreux sont ceux qui répondent par la négative. Ce sont ceux-là qui organisent des campagnes de suicides à la place des complots inutiles. Les suicides peuvent être par indigestion à l'heure des nourrices ou par suffocation dans l'eau des bassins à l'heure du bain. Ils se préparent longuement comme les complots pour être des manifestations collectives. Le résultat des vagues de suicides est incertain. Dans la pratique les corps sont immédiatement remplacés. La plupart disent que l'échange puisqu'il s'effectue contre des corps satisfaits ne constitue pas un bénéfice. Ils disent qu'il faut cesser de procéder ainsi si on ne veut pas assurer une élimination définitive. Quelques-uns disent que dans la mesure où on ne pourra jamais sortir du jardin faute de jambes la seule chose à faire est de se laisser droguer par les nourritures. Ils disent que ce faisant l'état qu'ils atteignent outre qu'il est plaisant favorise les insomnies et les garantit de ne pas être les vainqueurs de la traite. Malgré les débats incessants sur l'impossibilité de sortir du jardin il en est qui ne renoncent pas de trouver un moyen pour s'échapper. Ils obtiennent des grands singes d'être regroupés pour des conciliabules. Ils ont pour signe de ralliement une phrase prise dans un conte des êtres dont ils ont détourné le sens. Qui veut les rejoindre chantonne cette phrase jusqu'à ce qu'un des grands singes le transporte dans le groupe des fédérés. Même si toute initiative paraît inadaptée à la situation concrète, même quand la tentation est de jouir du jardin sans rien faire, il est difficile de rester extérieur aux plans qu'ils échafaudent. L'un d'eux par exemple dit qu'il a découvert que la nourriture

emmagasinée dans le gras des joues, une fois pourrie est un poison nocif pour les êtres. La tactique alors consiste à mordre un des êtres jusqu'à ouvrir sa chair et à projeter en un jet les liquides décomposés dans la plaie ouverte. Le parleur affirme que l'être ainsi mordu a été exécuté en quelques minutes et qu'il est mort au milieu de convulsions dans le sable de l'allée. Il dit que si ce fait est passé inaperçu c'est qu'un des grands singes a immédiatement soustrait à la vue le cadavre. Aussitôt la plupart s'agitent. Un espoir sans précédent parcourt les rangées de corps. Les discussions se font à deux, à trois, à plusieurs. On évite les grands groupes. Les êtres semblent ne pas voir une relation de cause à effet entre la morsure opérée par le corps et la mort de l'être. Ils se sont apparemment contentés de s'emparer du mordeur. Certains pris de peur disent qu'il faut pour le moment surseoir à toute action de peur des représailles et parce que les êtres font sans doute des recherches sur le corps qu'ils ont confisqué. D'autres disent que plus on attend, plus on risque d'être découverts. Ils disent qu'il faut agir vite pendant qu'il en est temps. Quelques-uns insistant sur la nécessité d'une préparation sans lacune disent que les êtres n'ont aucun moyen de reconnaître l'arme des corps. Dans ce cas disent d'autres, pourquoi attendre, il sera toujours temps de recommencer si on échoue. Tout le monde dit, que faire. L'agitation augmente. De plus en plus nombreux sont les corps qui dans leur excitation tombent des transatlantiques. Progressivement il apparaît à chacun qu'il faut agir vite et qu'on se trahit par tout ce tumulte. Sans compter que les corps satisfaits sont aux aguets et qu'il sera de plus en plus difficile de leur cacher les faits. Certains disent que dès qu'ils connaîtront leur nouvelle force, les corps satisfaits vont rallier l'ensemble des corps fédérés. Quelques-uns protestent, à ce raisonnement disant que les corps satisfaits ont été décervelés à tout jamais par les curateurs des êtres. Le dernier plan en date est celui qui a été adopté unanimement. Il a l'avantage de répondre à l'objection de ceux qui disent que même lorsque tous les êtres auront été tués, les corps seront toujours pareillement démunis. Ils disent, avez-vous l'intention de prendre leurs jambes aux êtres ou quoi ? Il reste les sphères et les grands singes. Le plan est simple et consiste à un signal donné à se précipiter sur le plus grand nombre d'êtres possible. Cela peut se pratiquer au moment des performances quand les êtres ouvrent les sphères pour s'approprier les corps. Il faut alors du même mouvement mordre, cracher et se rejeter dans la sphère. Si on a été éjecté, obtenir immédiatement l'aide d'un grand singe pour y être réintroduit. Et il faut ensuite quitter le jardin aussi vite que possible. Certains disent que pour tuer un plus grand nombre d'êtres, tous peut-être, il faut agir au moment d'une grande cérémonie de traite, d'une de celles qui sont suivies d'un discours de pompe, quand les êtres sont tous réunis dans le même lieu.

A cela il a été objecté qu'il vaut mieux diviser leurs forces et qu'en les attaquant isolément au cours des performances on accroît leur confusion. Il a été également objecté que dans ces occasions au moment des discours de pompe les sphères ne sont nulle part en vue et que les grands singes peuvent ne pas avoir le temps de les produire sur le lieu de combat. Certains parmi les corps ne partagent pas l'enthousiasme général. Ils restent tassés en silence sur leurs transatlantiques. Quelquefois ils disent, à quoi bon de toute façon, on sera tous tués pour finir. Ou encore ils disent que les êtres ont des armes autrement puissantes que des crachats, fussent-ils meurtriers. Ou encore ils disent que vont trouver les corps à la sortie des jardins, ils disent que l'ignorance des corps concernant les choses du monde extérieur est absolue, que les êtres ont soigneusement écarté toute possibilité de connaissance concrète pour les corps y compris dans leurs livres. Ils disent que les corps sans les nourrices et sans les grands singes ne peuvent pas survivre. Néanmoins on attend les prochaines performances. On passe les longues heures de sieste après l'heure des nourrices à préparer le poison, on le distille, il passe du gras des joues dans les bouches où il est longuement remâché et resucé jusqu'à ce qu'il devienne une concentration de la nourriture originelle. Sous cette forme il est conservé dans les poches des joues qui se sont déjà constituées par succion ininterrompue des joues internes. C'est là que s'effectue le pourrissement ou la fermentation comme on voudra. Cette opération est menée systématiquement par tous les corps, y compris les objecteurs du plan, y compris ceux qui sont tout tassés dans les transatlantiques. Chacun y apporte une concentration si soutenue que l'agitation s'est calmée. Le silence dorénavant règne dans les allées du jardin. Les parties créatives des corps satisfaits ne sont pas interrompues. Les séances de lecture elles-mêmes se passent pour chacun les yeux fermés, toute son attention fixée sur le pourrissement en cours. L'action est peut-être pour demain. Et s'il faut mourir, tends à ce bonheur souverain, vile créature à qui rien sur cette terre n'appartient, sauf la mort. N'est-il pas écrit que c'est en la risquant que tu cesseras d'être esclave ?